

La rue de Laroche-foucauld est l'une des plus élégantes et des plus fashionables du quartier qu'on a poétiquement décoré du nom de Nouvelle Athènes. Auprès des charmantes *villas* qu'habite M. de Custines et qu'habitait Mme Mars ; à peu de distance de l'hôtel classique du marquis de Fortia d'Urban, s'élèvent çà et là plusieurs bâtiments dans lesquels résident de riches étrangers qui préfèrent aux glaces de la Newa, aux brouillards de la Tamise, et même aux riantes prairies de l'Allemagne, notre climat, qui semble les résumer tous à lui seul, notre ciel inconstant, comme nos mœurs et comme nos idées sont inconstantes.

En 1831, l'une de ces maisons était occupée par un jeune anglais d'une grande distinction et d'une extrême opulence. Lord Beresford appartenait bien à cette éternelle famille de *touristes* qui transportent leurs ennuis et leur fortune sur le continent ; mais il n'avait aucun des ridicules extérieurs qui distinguent la généralité de ses compatriotes, et qui sont devenus pour eux un cachet véritablement national. Sa toilette était recherchée sans affectation, et ses manières étaient entièrement exemptes de cette timidité hautaine et guindée si commune parmi la jeunesse aristocratique de Londres. Il avait d'ailleurs une éducation à la fois solide et brillante, une taille élevée et bien prise, des yeux bleus fort doux et fort expressifs ; enfin, l'une de ces têtes pleines de grâce et de noblesse, telles qu'elles se conservent encore parmi les grandes familles d'Angleterre.

Le jour où se passèrent les incidents que nous allons raconter, lord Beresford sortit à pied de son hôtel et se rendit au jardin des Tuileries. Il en parcourut les allées, les massifs et les terrasses, du pas irrégulier d'un homme dont l'esprit est vivement préoccupé, et sans que son visage perdît l'expression inquiète et chagrine qu'on pouvait y lire. Comme il se disposait à gagner la grille qui fait face à la rue de la Paix, et ouvre aux yeux du promeneur la belle perspective de la place de Vendôme, il s'arrêta soudain en reconnaissant devant lui le comte Barakin qui, dans ce moment même, était l'objet secret de ses méditations.

Ce personnage, pendu au bras d'un de ses amis, discourait avec lui d'une voix assez haute pour que lord Beresford pût saisir à la volée quelques lambeaux de leur conversation.

— Par Dieu ! disait en riant le comte, ne voilà-t-il pas une singulière aventure ? Si en 1825 un homme m'eût prédit que six ans plus tard je rencontrerais cette pauvre fille dans un salon de Paris, occupant une position distinguée sous le nom de mademoiselle Valory ; que cette femme m'inspirerait un attachement sérieux, peut-être assurément je l'aurais traité de fou, de visionnaire ;... et cependant cet homme aurait eu raison !...

Au nom de mademoiselle Valory, prononcé avec une frivolité dédaigneuse, au milieu de quolibets et d'éclats de rires insultants ; à ce nom qui reposait religieusement au fond de son cœur, lord Beresford ressentit une violente émotion. Son premier mouvement fut d'aborder le comte Barakin et de jeter une parole d'insulte à cet étranger qu'il trouvait à chaque jour sous ses pas comme une vivante énigme. Il se contenta, cependant, car une telle provocation, que rien de sérieux ne provoquait, devait non-seulement paraître ridicule et rendre un duel inévitable, mais le priver peut-être des moyens de savoir quel lieu mystérieux unissait le comte Barakin à mademoiselle Valory, en un mot d'approfondir un secret auquel il croyait son avenir et son bonheur attachés.

La joie quand elle est vive, la tristesse quand elle est profonde, recherchent également la solitude. Lord Beresford s'empressa de rester à son hôtel ; il se renferma dans son cabinet, et seul en face de lui-même, il se mit à repasser dans sa mémoire